

L'ORIGINALITÉ DU TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS JOSÈPHE SUR JÉSUS*

Ce qu'on appelle *Testimonium Flavianum* ou témoignage de Josèphe sur Jésus est un passage des *Antiquités Judaïques* (XVIII, 63-64) qui se lit ainsi dans l'édition critique de Niese :

[Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς σοφὸς ἀνὴρ, εἶγε ἀνδρα αὐτὸν λέγειν χρὴ ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τάληθῇ δεχομένων, καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῶ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου οὐκ ἐπαύσαντο οἱ τὸ πρώτον ἀγαπήσαντες· ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν τῶν θεῶν προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ θαυμάσια εἰρηκότων. Εἰς ἔτι τε νῦν τῶν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὀνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φύλον.]

A titre provisoire, on peut partir de la traduction française de Tricot¹, qui s'est efforcé de donner une version « indifférente ».

« En ce temps vivait Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme. Il accomplissait en effet des choses merveilleuses, il enseignait les hommes qui reçoivent la vérité avec joie et il entraîna à sa suite beaucoup de Juifs et beaucoup d'Hellènes. Celui-là était le Christ. Et quand, sur la dénonciation des principaux de notre nation, Pilate l'eut condamné à la croix, ceux qui l'avaient aimé au début lui gardèrent leur affection; il leur apparut en effet le troisième jour, de nouveau vivant, comme les divins prophètes l'avaient annoncé, ainsi que mille autres merveilles à son sujet. Jusqu'à ce jour encore subsiste la race des chrétiens ainsi nommés à cause de lui. »

* L'essentiel de la présente étude a fait le sujet d'une communication orale à l'Association des Études grecques (Sorbonne), séance du 2 déc. 1963.

1. « *Le témoignage de Josèphe sur Jésus* ». *Revue Apologétique* XXXIV (1922) p. 73-74.



I. Origines et évolution du problème.

Origène, qui avait lu Josèphe, déclare que cet historien ne reconnaissait pas en Jésus le Christ; et d'autre part notre passage se trouve intégralement cité par Eusèbe, qui en fait une sorte de témoignage d'un Juif en faveur de la messianité de Jésus. Cette situation a fait le succès de la théorie qui traite le passage tout entier comme une interpolation chrétienne insérée entre Origène et 325. Si bien que Niese, dans son *editio maior* des *Antiquités Judaïques* en 1890, le mettait entre crochets.

Cependant, dès 1893, Gutschmid² envisageait sans plus l'hypothèse d'une authenticité partielle. A son tour Théodore Reinach³, en 1897, posait ce principe : puisque Josèphe raconte d'une part la prédication et le supplice de Jean-Baptiste et d'autre part le martyre de « Jacques, frère de Jésus », il est inadmissible qu'il ait passé sous silence la mort de Jésus, qui avait eu depuis de bien autres conséquences. Et il concluait à ce qu'il appelle l'authenticité *générale* du morceau. En 1913, Norden⁴ écartait de nouveau ce passage pour une raison de composition littéraire. Mais Burkitt⁵ se déclare ouvertement en faveur de l'authenticité, et Harnack⁶, jadis hostile⁷, prend délibérément le même parti.

En 1922, Tricot⁸ pensait reconnaître à ce passage un ton de froideur et d'indifférence, mais son interprétation minimisante de la phrase εἶπε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρῆ est peu convaincante. En 1927, une substantielle étude de van Liempt⁹ démontre qu'aucun mot, aucune expression de ce passage ne sont étrangers à la langue de Josèphe.

2. *Kleine Schriften*, IV, p. 353.

3. « Josèphe sur Jésus », *REJ* XXXV (1897) p. 1-18 (cité ensuite simplement T.R.)

4. « Josephus und Tacitus über Jesus Christus und eine messianische Prophetie », *Neue Jahrbücher f. das Klassische Altertum* XXXI (1913) 637-666.

5. F. C. BURKITT, « Josephus and Christ » *Theologisch Tijdschrift* XLVII (1913) p. 135-144.

6. HARNACK, « Der jüdische Geschichtschreiber Josephus und Jesus Christus », *Internationale Monatschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik* VII (1913) c. 1037-1068.

7. *Geschichte des altchristlichen Literatur* I (1893) p. 859 II (1897) p. 581.

8. *Revue apologetique* (1922) p. 73-85; 139-153.

9. « De Testimonio flaviano », *Mnemosyne* LV (1927) 109-116.

C'est alors que dans une série de conférences ayant pour titre « Messianisme politique et origines du Christianisme » données à Paris, notamment à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1926¹⁰ et 1928, Robert Eisler, s'appuyant sur la version vieux-slave d'un autre ouvrage de Josèphe, proposa la plus aventureuse des restitutions jamais tentées. Il la publiait bientôt dans un ouvrage en deux gros volumes¹¹, où elle se présente ainsi¹² :

Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον ἀρχὴ νέων θορύβων Ἰησοῦς τις, σοφιστῆς ἀνὴρ, εἶγε ἄνδρα λέγειν χρὴ αὐτόν, τὸν ἐξ ἀνθρώπων ἐξαισιώτατον, ὃν οἱ μαθηταὶ υἱὸν θεοῦ ὀνομάζουσιν, τὸν οἷα οὐδέποτε ἐπεποιήκει ἄνθρωπος, θαύματα ἐργασάμενον... [lacune] ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων διδάσκαλος, ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τάληθῆ δεχομένων [lacune]... Καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἀπηγάγετο καὶ ὑπὸ τούτων ὁ Χριστὸς εἶναι ἐνομίζετο [lacune]... Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῶ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου οὐκ ἐπαύσαντο θορυβεῖν οἱ τὸ πρῶτον ἀγαπήσαντες. Φανῆναι γὰρ αὐτοῖς ἔδοξε τρίτην ἡμέραν ἔχων θανάτου πάλιν ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ θαυμάσια εἰρηκότων. Εἰς ἔτι καὶ νῦν τῶν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὀνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φύλον.

A voir le nombre des mots restitués ou corrigés, on est déjà inquiet. On l'est plus encore quand l'auteur déclare qu'il a procédé ainsi « parce qu'on a aussi bien le droit de combler les lacunes décelées dans un texte littéraire que les bouts de ligne manquants d'une inscription ou les trous d'un papyrus¹³. En papyrologie et en épigraphie, on comble des vides, en effet, mais faut-il rappeler qu'il s'agit de vides qui se constatent matériellement et ne prêtent à aucune discussion; en outre, on ne tente de restitution que dans la mesure où l'on peut s'inspirer de parallèles certains.

Sans même se placer à ce point de vue technique, Thackeray,

10. Dans le résumé très succinct de la séance du 25 juin, on note que « Th. Reinach émet des doutes sur l'authenticité du texte qui sert de base à cette communication » (*CRAI* (1926) p. 163.

11. Robert EISLER, *ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ* etc... *Religionswissenschaftliche Bibliothek*, n° 9. Heidelberg 1928; cité ici : *Basileus*.

12. Les éléments en caractères penchés sont les suppléments de Eisler.

13. *Basileus* I p. 82.

bien qualifié pour intervenir dans le débat, publiait bientôt (1928) ses « Lectures » sur Josèphe¹⁴. Avec tous les ménagements que lui dictait l'amitié¹⁵, il avouait ses doutes sur l'« aventureuse » théorie d'Eisler : « It is a bold venture, and I for one, am far from agreeing with his reconstruction of the history, but he is a doughty antagonist and his critics will need all their armour to refute him. »¹⁶ »

Ces études fondamentales de Thackeray maintenaient finalement la présence ici d'un témoignage significatif de Josèphe sur Jésus. Pour des points essentiels, en particulier sur les informations de Josèphe auprès des chrétiens, ses vues coïncident avec celles de Tricot, qu'il ignorait pourtant, à cause du peu de diffusion de la revue où avait paru son article.

Aussi peut-on dire que, malgré l'effort considérable de Eisler, dans l'état actuel des choses, si le texte du Josèphe slave présente de plus en plus d'intérêt à d'autres égards¹⁷, il n'apporte aucun élément d'explication au paragraphe du Josèphe grec sur Jésus. D'autre part les discussions passionnées déclenchées à son sujet ont maintenu à l'ordre du jour les interprétations qui supposent une falsification chrétienne consciente et tendancieuse du texte grec primitif. Sans doute en 1936, Dornseiff¹⁸, estimant que le passage en cause est garanti par les *Annales* de Tacite, ramène-t-il la confiance dans le texte de Josèphe tel que nous l'avons, mais il fallut attendre jusqu'en 1941, pour voir soutenue méthodiquement l'hypothèse sereine d'un simple accident de transcription. Chose curieuse, elle le fut simultanément, bien que dans des sens diamétralement opposés, par deux savants que les événements extérieurs privaient de toute communication.

14. *Josephus, the man and the historian*.

15. Il admettait en Appendice du troisième volume de son Josèphe, dans la Loeb Classical Library, une traduction des passages supplémentaires du Josèphe slave avec des notes de R. Eisler.

16. Conclusion de sa VI^e lecture.

17. *Semetica* VI et VIII; mais aussi *Vetus Test.* VI (1956) p. 308. — N. A. MES-CERSKIJ, *Histoire de la guerre des Juifs de Fl. Josèphe dans la traduction en vieux-russe. Moscou. Leningrad 1958* (en russe) que je connais par le compte-rendu en français dans *Revue de Qumrân*, t. I, fasc. 3, février 1959 (S. Szyszman).

18. « *Josephus und Tacitus* », *ZNTW* (1936) p. 143-155.

G. C. Richards¹⁹, en Angleterre, tenant compte des travaux de Thackeray, supposait simplement la disparition fortuite de deux incisives du type « disaient-ils, dit-on » qui dégageraient la responsabilité de Josèphe pour les affirmations rappelant de trop près certaines formules du Symbole de Nicée. Ch. Martin, en Belgique, au lieu d'une omission, supposait une addition, également accidentelle, et provenant d'une glose marginale, qu'un copiste, soucieux de ne rien laisser perdre, aurait insérée dans le texte, avec une maladresse qui le trahit²⁰. On y reviendra plus loin.

Inutile de reprendre ici la controverse que cette dernière étude a provoquée entre F. Scheidweiler²¹ et F. Dornseiff²². Observons seulement qu'il n'est plus question de rejeter en bloc tout notre passage, mais d'y reconnaître des traces de remaniement.

En 1961, R. J. H. Shutt²³ renforce encore l'autorité que peut avoir à nos yeux le passage sur Jésus en restituant à Josèphe seul la responsabilité littéraire de tout l'ouvrage des *Antiquités Judaïques*, où Thackeray avait pensé déceler la main de deux collaborateurs différents.

En somme, au cours de ce dernier demi-siècle, l'idée que nous disposons d'une notice historique sur Jésus qui remonte pour l'essentiel à Josèphe lui-même, après une courte éclipse due à l'intervention de Eisler, a fini par l'emporter.

II. Josèphe a connu le mouvement chrétien.

Le contexte historique où se place la composition de l'œuvre de Josèphe favorise tout à fait cette manière de voir. Les concordances que l'on peut établir en rapprochant l'*Autobiographie* de Josèphe et les *Actes des Apôtres* sont particulièrement instructives.

D'abord Josèphe lui-même nous dit à quel point il s'est

19. *JThS* XLII (1941) p. 70-71.

20. *RBPPh* XX (1941) p. 409-465.

21. *ZNTW* (1950-51) p. 155-178 ; (1954) p. 230-243.

22. *ZNTW* (1955) p. 245-250.

23. *Studies in Josephus*, London. *SPCK* (1961).

toujours intéressé aux diverses tendances qui se manifestaient dans le Judaïsme de son temps. De seize à dix-neuf ans, il se consacre à l'étude des trois sectes juives : Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, mais il va aussi se mettre à l'école d'un ermite qui menait au désert une vie austère. Il mentionne explicitement comme « quatrième secte philosophique » celle de Judas le Galiléen (*Ant.* XVIII, 23). A propos des Esséniens, il risque même un parallèle avec une secte thrace (*Ant.* XVIII, 22). Loin de borner son enquête aux seules grandes sectes déjà séculaires du judaïsme, il a donc tenté bien des sondages aux environs. Justement il y a alors une quinzaine d'années que les disciples de Jésus sont officiellement connus sous le vocable de « chrétiens », en Syrie même (*Act.* 11, 26).

Une fois rentré à Jérusalem, Josèphe opte décidément pour le genre de vie des Pharisiens. Bientôt après un pharisien, naguère militant, et passé depuis au mouvement chrétien, Paul de Tarse, provoqua une émeute par sa seule présence au Temple. L'affaire fit assez de bruit pour déclencher l'intervention du tribun romain et de la troupe, et celle du gouverneur Félix. Sous son successeur Festus, elle donna même lieu à une audience solennelle ménagée tout exprès pour le Roi Agrippa II, sa sœur Bérénice, les commandants des cinq cohortes de Césarée « et les principaux personnages de la ville » (*Act.* 25, 23). Comment croire qu'on n'en ait pas parlé dans les milieux de notables que fréquentait Josèphe. D'autant plus qu'il se montre très bien informé sur les activités de l'aristocratie juive à cette époque et précisément au sujet des chrétiens de Jérusalem et de leur chef Jacques (le Mineur). Il nous raconte en effet que le grand prêtre Ananos, profitant d'une vacance du pouvoir romain, entre la mort de Festus et l'arrivée de son successeur Albinus²⁴, en avait arbitrairement fait lapider un certain nombre, et parmi eux « Jacques, le frère de Jésus dit Christ ». L'intervention des Juifs les plus observants (sans doute des Pharisiens) obtint

24. Sur les dates des procurateurs Festus et Albinus, cf. E. SCHÜRER, *Gesch. des Jüd. Volkes* I^e p. 577 n. 38 et p. 583 n. 47.

la destitution d'Ananos au profit de Jésus, fils de Danaé²⁵.

A vingt-six ans, c'est-à-dire en 63, il se rend à Rome pour obtenir la libération de quelques prêtres de ses amis, hommes distingués, que Félix avait fait mettre aux fers sans raison suffisante. Or peu de mois auparavant, était arrivé à Rome après un naufrage et de dramatiques aventures, le même Paul de Tarse. Toujours prisonnier, il avait pu réunir autour de lui, dans sa résidence surveillée, la communauté juive de l'endroit et, retrouvant son entrain des grands jours, avait fait alors, pendant une journée entière, un exposé de la foi chrétienne. « Les uns s'étaient laissé gagner par ses paroles, les autres étaient restés incrédules. On s'était séparés sans avoir pu se mettre d'accord... Paul demeura deux années entières dans un logement qu'il avait loué. Il y recevait tous ceux qui venaient le trouver, prêchant le Royaume de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ en toute assurance et sans entrave »²⁶. Même sans prendre part à ces réunions ou sans en rencontrer les participants, Josèphe, dans les milieux juifs qu'il fréquenta à Rome²⁷, dut entendre quelques échos des discussions suscitées ici encore par ce prisonnier qui avait déjà tant fait parler de lui pendant deux ans à Jérusalem et à Césarée, et toujours à cause de ce même Jésus!

Ce n'est pas tout. Paul comptait dès cette époque des amis et des disciples jusque dans le palais impérial : au printemps de 63, il ajoutait à une lettre pour les habitants de Philippes, ce post-scriptum révélateur : « Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la Maison de César ». Si la curiosité d'esprit de Josèphe, qui était grande dans le domaine des sectes juives, l'a poussé à chercher des informations précises sur la foi des chrétiens, il faut avouer que les occasions ne lui en

25. La différence dans la manière de préciser l'identité des deux Jésus est à noter. Le nouveau grand prêtre est désigné avec l'article distinctif : Ἰησοῦν τὸν τοῦ Δαμναίου, tandis que le frère de Jacques est distingué par Ἰησοῦ τοῦ λεγομένου Χριστοῦ, ce qui veut dire que Χριστός est le nom sous lequel on le désigne habituellement, exactement comme dans *Mt*, 16 (Ματθαί) ἐξ ἧς ἐγενήθη Ἰησοῦς ὁ λεγόμενος Χριστός. Cf. infra note 60.

26. *Act* 28, 23-24 et 30-31.

27. Cf. *Vita* 16 et *Ant.* XX 195.

auront pas manqué; il lui a même été facile, au besoin, d'en interroger personnellement dès ce temps-là.

En tout cas il a entretenu une correspondance suivie avec le roi Agrippa II. On ne sait pas au juste en quelle circonstance ils lièrent amitié; mais à l'époque où Josèphe rédigeait ses *Antiquités judaïques*, Agrippa s'est offert spontanément à lui fournir de vive-voix des renseignements inédits²⁸. Or dans les années 62/63, ce roi s'était intéressé personnellement au fameux Paul de Tarse, l'avait interrogé et avait longuement écouté l'exposé de sa foi chrétienne²⁹.

Tous ces indices nous amènent à penser, avec Shutt³⁰, que sur le compte de Jésus, Josèphe en savait beaucoup plus long qu'il n'en a dit. Si bien que, outre la source romaine et la source palestinienne qu'on a cru pouvoir reconnaître dans la notice de Josèphe sur la procuratèle de Pilate³¹, il faut penser, spécialement pour le passage sur Jésus, à des informations orales et directes, éventuellement à des lettres du roi Agrippa, et aussi, probablement, à des recueils où la propagande chrétienne mettait en regard les oracles des prophètes et leur accomplissement par Jésus.

Cette propagande gagna tant d'hellénisants que le rabbinat palestinien, pour lui faire pièce, entreprit alors de réviser la Septante des Prophètes dans le sens d'une fidélité plus littérale à l'hébreu³².

III. Josèphe a dû parler du mouvement chrétien.

Le public gréco-romain auquel Josèphe adressait ses *Antiquités*, était beaucoup moins informé que lui, mais entendait tout de même parler de *Χριστιανοί* et de *Χριστός* ou de *Christiani* et de *Christus*³³, et cela comme d'une importa-

28. *Vita* 366. — Josèphe se vante d'avoir reçu de ce roi soixante-deux lettres attestant l'exactitude de ses ouvrages historiques (*Vita* 364).

29. *Act* 25, 23-26, 32.

30. R. J. H. SHUTT, « Studies in Josephus », *SPCK* (1961).

31. G. HÖLSCHER, « Josephus » *P-W*. IX (1916) 1993-1994.

32. C'est dans cet effort de révision que s'illustra Jonathan ben 'Uzziel, dans les années 30 à 50. Cf. D. BARTHÉLEMY, « Les devanciers d'Aquila », *Suppl. à Vestus Testamentum* X (1963) p. 151 et 156.

33. Témoins Tacite, Suétone.

tion de cette Judée popularisée par le monnayage complet (or, argent et bronze)³⁴ frappé sous Vespasien, Titus et Domitien, au type de la nation vaincue, avec l'inscription *Judaea devicta, Judaea capta*, Ἰουδαίας, ἐαλωκυίας. Les lecteurs de Josèphe attendaient de lui au moins une notice sommaire sur ce mouvement qui intriguait un peu partout les Romains hellénisés. S'il gardait le silence, on le dirait incomplet ou mal informé, donc médiocre historien; et sur ce point, on le sait, Josèphe avait des prétentions³⁵.

Si Josèphe était au courant de la foi chrétienne, et si le souci de sa réputation d'historien bien informé le poussait à en dire quelque chose, il faut s'assurer qu'il n'en fut pas retenu par la crainte de s'attirer des ennuis de la part de l'empereur. Sur ce point, nous sommes bien renseignés. La première édition de ses *Antiquités* est explicitement datée de la 13^e année de Domitien, ce qui correspond à l'année 93. Or la persécution de Domitien dirigée surtout contre les chrétiens de son entourage, Flavius Clemens, et les deux Flavia Domitilla, ne sévit qu'en 94, pour s'arrêter brusquement en 95. Il est lui-même assassiné le 18 septembre 96. D'autre part la seconde édition des *Antiquités* se donne pour postérieure à la mort du roi Agrippa II, qui se place au plus tôt entre 92 et 94³⁶. En toute hypothèse donc, pour cette seconde édition, Josèphe n'avait pas plus à redouter le soupçon d'« athéisme » en parlant du mouvement chrétien, que lors de la première édition.

D'ailleurs, il avait pris ses sûretés. Non seulement il mentionne le mouvement chrétien parmi les troubles politiques (στάσεις, θόρυβοι) de ce XVIII^e livre, mais la formule même qu'il emploie pour désigner ceux qui ont déféré Jésus aux autorités romaines suppose qu'il ne les désavoue pas : ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῶν. Lorsqu'il tient, en effet, à

34. C'est la monnaie de bronze, par définition, qui est maniée par le plus grand nombre.

35. On peut en voir le détail dans le prologue de ses *Antiquités* (1-9) et dans son *Autobiographie* (359-367).

36. TH. FRANKFORT, « La date de l'Autobiographie de Fl. Josèphe et des œuvres de Justus de Tibériade », *RBPh* 39 (1961) p. 52-58. L'auteur n'admet qu'une seule édition des *Antiquités*. — Selon Photius, Agrippa serait mort en 100.

se désolidariser d'un groupe de ses compatriotes, il sait le montrer. Nous en avons la preuve dans une circonstance de son activité militaire. Pendant qu'il s'efforçait de calmer l'agitation au sud de la Galilée, arrivèrent de Trachonitide des courtisans du roi Agrippa II avec toute leur suite : « Comme les Juifs — c'est Josèphe qui parle — prétendaient leur imposer la circoncision s'ils voulaient rester parmi eux, je ne permis pas qu'on les y obligeât de force et je soutenais que chacun doit honorer Dieu selon sa conviction personnelle, non par contrainte. En outre il fallait que ces hommes qui s'étaient réfugiés près de nous, pour y trouver la sécurité n'eussent pas à le regretter. Mes arguments persuadèrent la foule, et l'on procura largement à ces hôtes tout ce qu'exigeait leur habituelle manière de vivre³⁷. » Ne croirait-on pas lire un doublet de *Actes des Apôtres* V 39-40, où un autre Pharisien, Gamaliel l'Ancien, par son intervention libérale, obtient qu'on rende la liberté à Pierre et à ses compagnons? Or, Gamaliel ne s'est pas fait chrétien, que l'on sache. Quant à Josèphe, prenons bonne note du souci qu'il montre là de prévenir le moindre soupçon de sectarisme. Faut-il s'étonner alors qu'il parle sans passion de Jésus et des Chrétiens? Il ne devait pas avoir plus de répugnance à faire place dans son œuvre à une notice sur les chrétiens qu'à un sommaire sur la dissidence essénienne, qui lui était personnellement tout aussi étrangère. D'autant plus qu'il devait trouver à ces deux groupements une certaine analogie; ce que nous savons déjà des documents de Qumrân nous aide à le comprendre. Si la part qu'il réserve au mouvement chrétien est plus réduite, c'est que ce mouvement était trop récent pour fournir matière à narration historique et que ses institutions, encore peu apparentes, ne prêtaient pas à la codification.

IV. Josèphe a parlé là de Jésus et des chrétiens.

D'une manière générale et sans parler du succès de librairie que représente une seconde édition des *Antiquités* en

37. *Vita* 112-113.

moins de dix ans, le public cultivé a fait aux ouvrages historiques de Josèphe assez bon accueil pour que l'auteur en arrive à revendiquer contre Juste de Tibériade, une sorte de monopole de l'histoire de la Judée³⁸. Selon F. Dornseiff³⁹, Tacite, dès la composition de ses *Histoires*, parues en 106, aurait utilisé la *Guerre Juive* de Josèphe, et, pour ses *Annales*, parues en 115, les *Antiquités*. En tout cas c'est un fait reconnu, tout comme les *Livres des Maccabées*, l'œuvre de Josèphe doit aux chrétiens de lui avoir survécu. Cela suppose qu'ils y trouvaient quelque chose de plus flatteur pour leur Maître que la simple mention documentaire « Jacques, frère de Jésus dit Christ ».

En répétant qu'Origène n'a pas lu dans son exemplaire des *Antiquités* le passage que nous trouvons dans les nôtres, on ne remarque pas assez quel reproche il lui fait exactement. Dans le *Commentaire sur saint Matthieu*⁴⁰ : inconséquence de reconnaître la sainteté de Jacques (le Mineur) sans reconnaître la messianité de Jésus : (θαυμαστόν ἐστὶν ὅτι τὸν Ἰησοῦν ἡμῶν οὐ καταδεξάμενος εἶναι Χριστόν, οὐδὲν ἤττον Ἰακώβῳ δικαιοσύνην ἐμαρτύρησε τοσαυτήν. Autre inconséquence : reconnaître en Jean-Baptiste la mission divine de baptiseur et de prédicateur de la pénitence μαρτυρεῖ τῷ Ἰωάννῃ ὡς βαπτιστῆ γεγεννημένῳ καὶ καθάρσιον τοῖς βαπτισμένοις ἐπαγγελλομένῳ) et ne pas aller cependant jusqu'à reconnaître en Jésus le Messie καίτοι γε ἀπιστῶν τῷ Ἰησοῦ ὡς Χριστῷ... οὐ μακρὰν τῆς ἀληθείας γενόμενος,⁴¹. Origène nous fait ainsi par deux fois l'aveu qu'il lisait déjà dans son Josèphe un témoignage sur Jésus où ne manquait, pour une parfaite orthodoxie, que l'affirmation de sa messianité. Si cette lacune « l'étonne », c'est que tout le reste aurait pu être signé d'un chrétien.

Le problème est donc de voir s'il se trouve dans l'état actuel de notre tradition manuscrite quelque élément qui représente une affirmation explicite de la messianité de Jésus,

38. *Vita* 359-367.

39. « Josephus und Tacitus », *ZNTW* (1936) 143-155.

40. *In Math.* X 17, éd. E. Klostermann, p. 22.

41. *Contra Celsum* I 47, éd. P. Koetschau, p. 96.

entendue au sens chrétien, comportant la divinité du Christ. Si le cas se présente, il faudra considérer cet élément comme postérieur à Origène, et tâcher de rendre compte de son intrusion dans le texte primitif.

V. L'examen du texte.

On peut dire que tous les mots de ce passage (y compris, à la première ligne, le mot *τις* et, à la dernière, l'enclitique *τε*) ont été l'objet de contestations diverses. Mais puisque van Liempt a montré qu'il ne contenait aucune expression étrangère au vocabulaire de Josèphe ⁴², on se bornera ici aux remarques qui intéressent directement la critique textuelle.

— *εἰ ἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χροή* : « si tant est qu'il faille l'appeler homme ». Voilà bien le genre d'idée qu'on ne peut attribuer à Josèphe. Contester que le mot « homme » suffise pour désigner correctement Jésus ne peut être que d'un chrétien. Il faut certainement retirer cette petite phrase du passage où elle figure maintenant.

— *παραδόξων ἔργων ποιητής*. Th. Reinach ⁴³ voyait dans cette expression une nuance méprisante. En réalité *παράδοξος* est une épithète le plus souvent laudative. C'est par elle que s'exprimait l'admiration du public dans les compétitions de toute sorte; au point que de simple acclamation elle était devenue un titre que les jurys décernaient aux champions ⁴⁴. Au pluriel neutre, on pensera à des faits de merveilleux, comme ceux qui remplissent à cette époque les recueils de *Paradoxa*.

Dans Josèphe en particulier, *παράδοξα* entre en parallèle

42. Cf. L. VAN LIEMPT, *Mnemosyne*, N.S. 55 (1927) p. 109-116. — J'ajoute que pour le mot *γίνεται* en particulier, si les dictionnaires connaissent bien le sens « se produisit, eut lieu » concernant les événements et les fêtes, ils semblent ignorer l'emploi parallèle avec sujet de personne. Cet emploi n'est pourtant pas rare, comme l'a montré depuis près d'un siècle l'étude de E. RHODE, *Γέγονε in den Biographica des Suidas*, *Rhein. Mus.* XXXIII (1878) 161-220 + 338. Les exemples abondent dans la prose historique grecque. L'opposition de R. EISLER, *Basileus* I p. 49 n. 1 fin, est particulièrement injustifiée pour *Lc* 1, 5.

43. T.R., p. 9.

44. L. ROBERT, *REG* (1929) p. 434.

avec θαυμαστά dans l'expression θαυμαστά και παράδοξα ἔργα⁴⁵ pour faire l'éloge du prophète Elisée (*Ant.* IX, 182) : θαυμαστά γὰρ και παράδοξα, διὰ τῆς προφητείας, ἐπεδείξατο ἔργα, car il a accompli, en vertu de sa qualité de prophète, des choses étonnantes et extraordinaires. Parlant de Jésus, Josèphe constate, aussi bien que pour Elisée, une activité de thaumaturge, mais il ne se prononce pas, comme il le faisait pour Elisée, sur le pouvoir en vertu duquel Jésus accomplissait ses miracles. Cette réserve répond bien à ce qu'on attend de lui.

Naturellement, les lecteurs chrétiens, Origène lui-même, ont pris l'expression au sens le plus flatteur, c'est-à-dire pour eux, le plus probant. Mais sous la main de Josèphe, avec la réserve que l'on vient de constater, l'expression est seulement descriptive et n'engage pas son adhésion personnelle.

— Διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῆ τάληθῆ δεχομένων. Pour éviter de faire dire à Josèphe que les disciples de Jésus avaient trouvé la vérité, on a cherché à changer τάληθῆ en τὰ ἀληθῆ⁴⁶; il s'agirait alors de gens avides de doctrines excentriques. Mieux vaut, je crois, reconnaître à τὰ ἀληθῆ, puisque de toute façon nous sommes dans le domaine religieux, un sens hébraïsant, venu à Josèphe par la Septante. Il s'agit alors beaucoup plus de « bonne foi » que d'objectivité ontologique. Toutefois, l'important n'est pas là, mais bien dans l'aspect du participe présent δεχομένων. Dans *Ant.* XVII, 329, Josèphe explique le succès momentané de l'imposteur Alexandre par le penchant naturel des gens de l'endroit à accueillir volontiers des prétentions que semblait confirmer la ressemblance des physionomies : τοὺς τῆδε Ἰουδαίους ἀφ' ὁμοίας ἀπάτης προσαγαγέσθαι... αἴτιον δὲ ἦν τῶν ἀνθρώπων τὸ ἡδονῆ δεχόμενον τοὺς λόγους σὺν τῷ φερεγγύῳ τῆς μορφῆς.

45. Ce genre littéraire, dont les origines peuvent remonter aux écrits pseudo-aristotéliens, fait une grande part aux merveilles de la Nature, en particulier aux fleuves. C'est à ce genre qu'on peut rattacher *Siracide* 43, 25, avec son énumération des merveilleuses créatures que contient la mer : και ἐκεῖ τὰ παράδοξα και θαυμάσια ἔργα, dont JOSÈPHE, *Ant.* IX 182 est un parallèle ou une réminiscence.

46. R. EISLER, *Basileus* I, p. 63-64.

Pareillement il voit dans cette « réceptivité » des disciples — je ne dis pas crédulité — une explication au succès de Jésus, tant dans les milieux juifs que parmi les autres éléments de la population.

Les lecteurs chrétiens des siècles suivants ont pu se méprendre ici encore et faire dire à Josèphe que les convertis du Judaïsme et du Paganisme *trouvaient* dans le foi chrétienne *la vérité* au sens métaphysique. Mais lui n'en disait pas tant.

— καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο « Il se gagna beaucoup de monde parmi les Juifs et jusque parmi les Hellènes. » En dehors des savants qui rejettent en bloc tout notre passage, personne ne conteste l'authenticité de cette phrase. A son sujet, Th. Reinach⁴⁷ écrivait : « ἐπηγάγετο, *pellicere*, est un des vestiges les plus caractéristiques du ton hostile de la rédaction primitive ». En réalité, la nuance péjorative n'est habituelle que pour le verbe *pellicere*, employé ici par la traduction latine anonyme, et non pour le verbe grec qui figure dans Josèphe. Une formule certainement hostile serait celle des ennemis de Jésus : « πλανᾷ τὸν ὄχλον, il égare la foule », rapportée par *Jo.* 7, 12. (^{47 bis}).

Naturellement, cette phrase n'entend pas résoudre la question des déplacements de Jésus hors de Galilée : elle n'oppose pas des régions, mais des milieux, et le neutre τοῦ Ἑλληνικοῦ englobe indistinctement tout l'élément non juif de la population : Grecs, Syriens, Arabes, Phéniciens. Les Pharisiens, à cette époque où leur prosélytisme était encore très actif, n'auront pas manqué d'observer les moindres succès de la prédication de Jésus susceptibles d'entamer leurs propres chances. D'après ces renseignements, Josèphe note ici l'ampleur de l'influence de Jésus au cours de sa prédication. Mais ce faisant, il nous laisse, sans le vouloir, un témoignage sur le caractère universaliste d'un enseignement qui s'avérait si vite acceptable par des milieux hétérogènes.

— Ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Ces quatre mots devraient prendre place immédiatement après Ἰησοῦς ou immédiatement

47. T.R. p. 17.

47 bis. La véritable injure est dans *Mt* 27, 63 : ἐκεῖνος ὁ πλάγιος.

après σοφός ἀνὴρ. Mais ils sépareraient alors des expressions qui vont ensemble. A l'endroit même où ils se trouvent dans l'état actuel de notre texte ils font figure d'élément étranger, car ils interrompent la marche du récit. C'est ce caractère de « corps étranger » qui invite à les retirer du texte, et non pas leur contenu significatif, qui pourrait être anodin ⁴⁸. Ils sont au contraire tout à fait en situation pour expliquer εἶγε ἀνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. Alors, si l'on détache ce petit ensemble, il reste un texte où tout se suit correctement : σοφός ἀνὴρ se trouve immédiatement suivi de ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, qui en est l'explication, et les deux éléments narratifs (πολλούς... ἐπηγάγετο d'une part et Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν d'autre part) ne sont plus indûment séparés par l'affirmation inattendue ὁ Χριστός οὗτος ἦν. Ces derniers mots sont une glose marginale passée ensuite dans le texte.

L'auteur de la glose est naturellement un chrétien. Peut-être Origène lui-même, suggèrait Ch. Martin. En tout cas, ce chrétien trouve que σοφός ἀνὴρ pour Jésus est insuffisant; d'où la mise au point, qui part de l'expression même de Josèphe (c'est pourquoi, soit dit en passant, il écrit ἀνδρα et non pas ἀνθρωπον, qui s'opposerait plus clairement à θεόν). Pour justifier cette mise au point, il en appelle à la messianité de Jésus, par une affirmation en asyndète qui convient à la concision d'une note marginale. Sous sa main et dans ces conditions, ὁ Χριστός οὗτος ἦν ne peut avoir qu'un sens : « il était le Messie ». A partir de ce moment-là, le texte se présentait donc ainsi:

Εἶγε ἀνδρα αὐτὸν λέγειν χρή ὁ χς οὗτος ἦν.	Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς, σοφός ἀνὴρ ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ ἀλήθῃ δεχομένων. Καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῶ ἐπιτετι- μηκότος Πιλάτου οὐκ ἐπαύσαντο οἱ τὸ πρῶτον ἀγαπήσαντες· ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, τῶν
--	--

48. On pourrait entendre « C'était lui Christos ». Tricot envisageait cette interprétation mais sans la retenir.

θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ
θαυμάσια εἰρηκότων. Εἰς ἔτι τε νῦν τῶν χριστιανῶν ἀπὸ
τοῦδε ὀνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φύλον.

L'insertion dans le texte d'une glose marginale est un accident banal en paléographie. Les manuscrits de Josèphe en particulier ne manquent pas de notes dans les marges, voire de gloses explicatives; mais la plupart du temps, elles ne sont pas exposées à passer dans le texte parce que leur formulation même les défend. Par exemple dans le *codex Laurentianus* 69, 20 (bombycin du XIV^e s.), cette remarque sur Hérode (*Ant.* xiv, 121) : οὗτος ἐστὶν Ἡρώδης ὁ ἀντιπάτρου υἱὸς ὁ ἰδουμαῖος ὃν καὶ ἡ ἱερὰ τῶν εὐαγγελίων μαρτυρεῖ βίβλος τὰ νήπια σφαγιάσαι (et la notice se poursuit pendant une dizaine de lignes). A plus forte raison lorsque l'annotateur s'adresse formellement à Josèphe par un vocatif : on en a au moins trois exemples. Dans le *Vindobonensis graecus* 22 du XIV^e s., à l'endroit où il nous est raconté comment les Hébreux reçurent la Loi au Sinaï, mais sans dire un mot de l'intermède du « veau d'or », relaté avec tant d'insistance par *Ex.* 32. L'omission a provoqué de la part d'un lecteur cette malice : παραλείπεις, Ἰώσηπε, τὴν μοσχοποιίαν ἐν (sic) αἰδοῖ τῶν προγόνων, tu passes sous silence, Josèphe, la fabrication du veau (d'or), par égard envers tes ancêtres. »⁴⁹

Dans le cas présent, celui qui a inséré la glose l'aura prise pour une omission à réintroduire dans le texte. Toutefois, au moment de l'insérer, il a senti que les mots suivants ὁ χριστὸς οὗτος ἦν ne pouvaient précéder immédiatement ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής. Alors, il en fait une phrase indépendante, qu'il a ajoutée entre ἐπήγαγετο et Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει κτλ. Seulement, à cette place, elle interrompt le fil du récit et cette maladresse devait un jour ou l'autre attirer l'attention.

Faut-il penser au contraire que l'insertion a été consciente? Dans ce cas, il y aurait falsification du texte de Josèphe; on ne devrait pas l'imputer au copiste lui-même, mais à un lecteur peu scrupuleux : celui-ci aurait écrit dans la marge

49. B. NIESE, *Fl. Josephi Opera. I. Praefatio*, p. xix.

les mots qu'il voulait ajouter au texte, avec un signe d'insertion, auquel un copiste aurait ensuite consciencieusement obéi. Et puisque par hypothèse, le responsable ferait de Josèphe un témoin de la messianité et de la divinité de Jésus, on ne saurait l'identifier avec Origène. Il faudrait seulement reconnaître en lui un polémiste du début du IV^e s. au plus tard, assez hardi pour donner « le coup de pouce » qui rend les faits conformes à la doctrine qu'on veut propager.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, les mots εἶγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή·ὁ χριστὸς οὗτος ἦν sont à retirer du texte de Josèphe, et Ch. Martin a eu raison de les considérer comme les deux éléments d'une même note marginale.

— ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν... σταυρῶ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου. Cette répartition des responsabilités dans la mort de Jésus correspond exactement à celle des évangiles : elle attribue la condamnation et l'exécution au gouverneur romain, et la dénonciation aux seuls notables de Jérusalem, dont Josèphe (ou l'a vu plus haut) ne se désolidarise pas. Théodore Reinach⁵⁰ se félicitait de voir ainsi réfutée d'avance une légende tardive du Talmud selon laquelle Jésus aurait péri lapidé par ordre du Sanhédrin.

— ἀγαπήσαντες. On a cru que l'emploi de ce mot en pareil contexte révélait une main chrétienne⁵¹. C'est oublier que le substantif ἀγάπη et notre verbe ἀγαπᾶν figurent déjà dans la *Lettre d'Aristée* — de toute façon antérieure à Josèphe — avec des acceptions très proches, sinon identiques à celles que nous trouvons dans le Nouveau Testament. Pour ce qui est du verbe⁵², en tout cas, dans cette *Lettre d'Aristée* (125), il est employé au moment du départ des Septante pour Alexandrie. On nous dit la grande peine qu'ils éprouvèrent de quitter pour un temps le grand prêtre Eléazar et la sollicitude que celui-ci manifesta pour assurer leur retour au plus tôt. On sentait, dit le témoin, ὡς ἠγάπησαν τὸν Ἐλεάζαρον, δυσάποσπαστως ἔχοντες καὶ ἐκεῖνος αὐτούς. Un attachement qui

50. T.R., p. 17.

51. « ἀγαπήσαντες est spécifiquement chrétien », T. R. p. 12.

52. Dans Xénophon déjà, *Mém.* II 7 9 et 12 il alterne avec φιλεῖν au sens de chérir.

rend la séparation douloureuse, c'est exactement l'état d'esprit que Josèphe a voulu noter chez les disciples de Jésus et c'est la seule explication qu'il prenne à son compte de leur incroyable fidélité d'abord, puis de la persistance du mouvement chrétien après eux.

Ch. Martin fait de la phrase Ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς... εἰρηκότων une seconde glose marginale. Shutt suppose que s'est perdue au cours de la transmission une incise du type ὡς λέγουσιν, « à ce qu'ils disent ». Le premier procédé ôte radicalement à Josèphe l'occasion même de se compromettre, puisqu'il attribue la phrase à un glossateur. Shutt laisse la phrase à Josèphe, mais avec un correctif qui en transfère la responsabilité sur les chrétiens eux-mêmes. Cette dernière orientation, exactement nuancée, me paraît la bonne. Mais ne pourrait-on pas faire l'économie de l'incise ὡς λέγουσιν? N'oublions pas qu'à l'époque, mentionner une apparition posthume n'était pas plus compromettant que faire état de quelque autre fait merveilleux. Pline l'Ancien, tout en se refusant à rapporter les récits de ce genre, témoigne explicitement que ses contemporains les acceptaient aussi bien que les autres : « Post sepulturam quoque visorum exempla sunt : nisi quod naturae opera, non prodigia consectamur ⁵³. On a des exemples de gens qui ont apparu après leur sépulture; mais nous cherchons ici les faits naturels et non les prodiges ». Or les contemporains de Pline l'Ancien sont aussi bien les contemporains de Josèphe.

Effectivement, Joseph lui-même n'hésite pas à nous parler en détail d'une apparition qu'il eut en songe et qui le décida à rester en Galilée au début du soulèvement de 66 (*Vita*, 208-211). Il rapporte aussi l'apparition en songe d'Alexandre, frère d'Archélaüs, à sa veuve Glaphyra (*B.J.* II, 114-116).

Quand, à l'occasion, il entend se porter garant d'un cas de merveilleux, il le dit explicitement (*B.J.* VI, 301-309). Ainsi à propos de Jésus fils d'Ananos, qui, à la veille du soulèvement, parcourait Jérusalem en annonçant des malheurs même au milieu des tortures, il écrit : νομίσαντες δ'οἱ ἄρχοντες, ὅπερ ἦν,

53. *H. N.* VII, 53.

δαιμονιώτερον τὸ κίνημα τάνδρὸς ἀνάγουσιν αὐτὸν ἐπὶ τὸν παρὰ Ῥωμαίοις ἔπαρχον » les autorités, supposant, et *c'était le cas*, que notre homme agissait sous l'influence de quelque impulsion surnaturelle, l'amènèrent au gouverneur romain ». Dans le cas du Jésus des chrétiens, au contraire, loin de se porter garant de sa vie de ressuscité, en écrivant par exemple : ὥφθη γὰρ αὐτοῖς, expression réaliste de la foi de Pâques consacrée par la prédication chrétienne dès saint Paul et les *Actes des Apôtres*, il s'en tient au faible ἐφάνη⁵⁴, qui ne compromet que les disciples. Comme pour l'activité de thaumaturge de Jésus, ici encore, Josèphe reste donc sur la réserve, ce qui est normal.

A titre de contre-épreuve, supposons un instant que cette phrase soit d'un chrétien du III^e siècle, elle commencerait sans doute par le verbe ὥφθη; elle n'omettrait pas la pluralité des apparitions et leur échelonnement sur une quarantaine de jours, arguments dont les *Actes des Apôtres* (1, 3) nous donnent le plan classique. Elle n'omettrait pas non plus le fameux argument du tombeau vide, attesté dans *Lc* 24, 1-11 et *Jn* 20, 1-2.

Ainsi l'élément de phrase ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς... πάλιν ζῶν est, je crois, trop réservé et trop sobre pour être forcément d'une main chrétienne; c'est le moins qu'on puisse dire. En revanche, il se prête tout à fait à traduire les raisons subjectives que Josèphe attribue aux disciples pour expliquer leur étonnante fidélité.

Quant aux derniers mots de la phrase : τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ θαυμάσια εἰρηκότων, ils évoquent « l'argument prophétique » déjà formulé dans saint Paul : ἐγγήγερται τῇ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ κατὰ τὰς γραφάς (*I Cor* 15, 4). Thackeray pense, à bon droit, que Josèphe utiliserait là quelqu'un de ces recueils où la propagande chrétienne, à la suite de saint Paul, mettait en parallèle les oracles des anciens prophètes avec les traits de la vie de Jésus que l'on présentait au candidat au baptême comme

54. Cf. *Appendice*. A l'époque où il écrit, la catéchèse chrétienne faisait valoir, en outre, l'argument du tombeau vide. Qu'on n'en trouve pas la moindre trace ici me semble un indice favorable à l'authenticité de cette phrase.

leur accomplissement. Ce genre d'opuscules étant destiné surtout aux Juifs, Josèphe a dû en avoir à sa disposition; d'autant plus que, dans les milieux pharisiens d'alors, on s'ingéniait à trouver aux oracles des prophètes une vérification dans les événements de l'heure. S'il faut en croire le Talmud, Rabban Johanan ben Zakkai, par exemple, aurait prédit l'empire à Vespasien en lui appliquant explicitement l'oracle d'*Is.* 10, 34 : « Les fourrés de la forêt sont taillés avec le fer et le Liban tombe sous les coups d'un d'un puissant ⁵⁵ ». Ce type d'exégèse avait été assez remarqué par les contemporains pour qu'on en trouve bientôt l'écho dans Tacite ⁵⁶ et Suétone ⁵⁷.

Écrite par Josèphe, comme je le suppose, cette phrase n'ajoute aucun élément nouveau à son témoignage personnel. Après la réceptivité des disciples et leur attachement inconfusable à leur maître, qu'il a constaté directement lui-même, il rencontre maintenant dans les écrits de la propagande chrétienne un effort pour justifier leur foi par des apparitions et des arguments prophétiques : cet effort confirme à ses yeux le bien fondé de son explication psychologique et c'est pourquoi il le mentionne, quitte à éviter toute expression compromettante.

Jusqu'à plus ample informé, je maintiens donc dans le texte toute la phrase *ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς* jusqu'à *εἰρηκότων*, comme une sorte de style indirect implicite. Elle résume la justification que, selon Josèphe, les chrétiens donnent eux-mêmes de leur foi. Mais quant à lui, il ne se porte garant ni de l'objectivité d'une apparition quelconque de Jésus après sa mort ni de la valeur probante de l'argument fondé sur l'accomplissement par Jésus des anciennes prophéties.

Aucune difficulté de vocabulaire n'invite à écarter la phrase finale de notre texte.

55. JACOB NEUSNER, *A life of Rabban Yohanan ben Zakkai* Leiden 1962, p. 114-120. — Dans *BJ* III 399-403, Josèphe s'attribue l'avantage d'avoir prédit l'empire à Vespasien et à Titus; il n'en appelle pas explicitement à l'Écriture, mais à son propre don de prophétie.

56. *Hist.* V, 13 : « pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum libris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judaea rerum potirentur.

57. *Vesp.* 4 : « esse in fatiis ut eo tempore Judea profecti rerum potirentur ».

— τὸ φύλον n'a pas plus de nuance péjorative que dans *BJ* VII, 327, où le zélate Eléazar évoque devant ses partisans l'heureux temps où ils étaient le peuple élu de Dieu τὸ πάλαι φίλον αὐτῷ φύλον Ἰουδαίων.⁵⁸

Mais on a trouvé à cette phrase un autre inconvénient : elle imposerait, paraît-il, le maintien dans le texte du nom ὁ Χριστός, car si le seul sujet de tout le passage reste Ἰησοῦς on ne comprendrait plus que le terme Χριστιανοί vienne de lui. Et de répéter depuis quatre-vingts ans : « Dirait-on que les Bonapartistes sont ainsi appelés à cause de Napoléon, sans dire que Napoléon est un Bonaparte? »⁵⁹ »

Peu importe que pour l'histoire moderne le cas des bonapartistes soit déjà contestable en lui-même. Ce qu'il y a de sûr c'est que je retrouve ce genre d'ellipse ailleurs dans Josèphe : *Anl.* XVII, 87, à propos du port de Césarée. ὃν ... Ἡρώδης... ἐπὶ τιμῇ τῇ Καίσαρος καλεῖ Σεβαστόν, qu'en l'honneur de César il a nommé Sébaste. Je peux même assurer que dans la littérature historique de langue grecque à l'époque impériale, le cas n'est pas isolé. Dion Cassius parlant des enceintes qu'Agrippa, gendre d'Auguste, fit restaurer à Rome, écrit : Ἰούλια αὐτὰ ἀπὸ τοῦ Αὐγούστου προσαγορεύσας (53, 25). Or, si haut que l'on remonte dans le contexte, on ne trouve pas d'autre désignation pour Auguste que Αὐγούστος ou ὁ Καῖσαρ. Dans un autre passage (35, 9, éd. Boissevain) il s'agit de l'impopularité du dictateur Titus Manlius Torquatus : οἱ Ῥωμαῖοι παίπερ ἀχθόμενοι τῷ Τορκουάτῳ... ὥστε καὶ τὰ χαλεπώτατα τῶν ἔργων « μαλλιανὰ » ἀπ'αὐτοῦ ὀνομάσαι... ἐς τετάρτην ὑπατείαν προεχειρίσαντο. Les Romains, bien qu'ils détestassent Torquatus au point d'appeler d'après lui « manliennes » les occupations pénibles, l'élurent encore pour un quatrième consulat. Ainsi les lecteurs de Dion Cassius au III^e siècle de notre ère étaient-ils supposés savoir encore, non seulement qu'Auguste était un Julius, mais que Torquatus, le dictateur du IV^e siècle avant Jésus-Christ, était un Manlius.

58. *BJ* II 397, τὸ ἡμῶν φύλον dans l'exhortation à la prudence du roi Agrippa II. — III 354, τὸ Ἰουδαίων φύλον dans la prière que Josèphe adresse à Dieu. *Anl.* XIV 115 (= *HGF* III, p. 492 n° 6) est une citation de Strabon. La nuance péjorative viendrait de Strabon, mais elle ne s'impose pas.

59. G. MÜLLER, *Christus bei Fl. Josephus*, Innsbruck (1889) 2^e éd. 1895.

Dans XVII, 70-71, (Boissevain fr. 57) on nous dit que Livius s'attira le sobriquet de Σαλινάτωρ pour avoir supprimé les exemptions de l'impôt du sel : ἐπίκλησιν ἀπ'αὐτοῦ ἔλαβε, mais on se garde bien dans le contexte d'écrire le mot latin, *sal* ou de le transcrire en grec; il n'est représenté que par le grec ἄλας. Au lecteur le soin de le reconnaître dans Σαλινάτωρ.

Manifestement il y a là un procédé conscient. Par crainte du pédantisme, au lieu de mettre les points sur les i comme pour des élèves, on procède par allusion en faisant crédit à la culture du lecteur.

Dans notre passage, du reste, l'effort demandé au lecteur était bien modeste. Car le fondateur de la secte nouvelle était habituellement connu sous le nom de Χριστός : Josèphe lui-même, parlant de Jacques le Mineur, emploie l'expression τὸν ἀδελφὸν Ἰησοῦ τοῦ λεγομένου Χριστοῦ (*Ant.* XX, 200)⁶⁰.

Le nom même de Χριστιανοί⁶¹ que les *Actes* XI, 26 font remonter à la fondation de l'Église d'Antioche, au plus tard en 42/43, rattachait les chrétiens à un personnage du nom de Χριστός. L'homonymie phonétique de ce nom avec l'épithète familière χρηστός devait en faciliter l'évocation. D'où la rapide diffusion du vocable nouveau. Tacite en est témoin⁶² : « quos vulgus chrestianos appellabat ». S'il tient encore à ajouter « auctor nominis Christus Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus erat », ce nom vient de Christos, qui, sous Tibère, avait été livré au supplice par le procureur Ponce Pilate », c'est parce qu'il affecte de voir dans ce nom un vocable barbare qui risquerait de rester inintelligible. Mais, à la même époque, l'administration impériale traite des *Christiani* et de leur maître *Christus* sans avoir besoin d'expliquer l'un par l'autre ces deux termes, qui, désormais s'évoquent réciproquement⁶³.

Dans ces conditions, on voit pourquoi Josèphe aura évité

60. Ἰησοῦς ὁ λεγόμενος Χριστός de *Mt* 1, 16 témoigne qu'à l'époque de la rédaction l'habitude de désigner Jésus par « Christ » était très répandue, et *Mt* 27, 17 suppose qu'il en était déjà ainsi quand Jésus parut devant Pilate.

61. Je laisse délibérément de côté la question de savoir si « Chrétiens » est un sobriquet.

62. *Annales* XV 44.

63. Témoin la correspondance entre Pline le jeune et Trajan.

d'exprimer le nom de personne d'où est tiré celui des chrétiens. Même pour le monde païen auquel il destinait son ouvrage, l'allusion était transparente. Qui s'étonnerait qu'un historien de cour ait préféré cette élégance?

En conséquence, la prétendue nécessité de maintenir dans le texte ὁ Χριστός à cause de τῶν Χριστιανῶν, qui a si lourdement pesé sur l'exégèse de ce passage en réduisant le choix à l'authenticité totale ou à l'interpolation totale, n'est plus qu'un faux problème. Désormais la voie est libre pour une solution par l'authenticité partielle. C'est de ce côté que, dès 1941, Ch. Martin s'était orienté, comme d'instinct. L'essai qu'à mon tour je viens de tenter sera mon excuse à présenter de ce texte fameux une traduction de plus :⁶⁴

« A cette époque vécut Jésus, un homme exceptionnel, car il accomplissait des choses prodigieuses. Maître de gens qui étaient tout disposés à faire bon accueil aux doctrines de bon aloi, il se gagna beaucoup de monde parmi les Juifs et jusque parmi les Hellènes. Lorsque, sur la dénonciation de nos notables, Pilate l'eut condamné à la croix, ceux qui lui avaient donné leur affection au début ne cessèrent pas de l'aimer, parce qu'il leur était apparu le troisième jour, de nouveau vivant, comme les divins prophètes l'avaient déclaré, ainsi que mille autres merveilles à son sujet. De nos jours encore ne s'est pas tarie la lignée de ceux qu'à cause de lui on appelle chrétiens. »

Voilà ce qu'a dû lire Origène, et alors on s'explique qu'il dise de Josèphe, « Tout en refusant de reconnaître en Jésus le Messie, il n'était pas loin de la vérité⁶⁵ ».

Conclusions.

Nous n'avons donc pas le témoignage de Josèphe « en faveur » de Jésus qu'eût souhaité Origène et que pensait lire Eusèbe. La tradition manuscrite des *Antiquités Judaïques* nous a conservé, en revanche, un paragraphe qui constitue bel et bien un témoignage de Josèphe « sur » Jésus, dont,

64. Voir le grec *supra* p. 191.

65. Cf. *supra* p. 187.

avec le recul des siècles, nous percevons l'importance⁶⁶ du seul fait qu'il devance tous les autres témoignages non chrétiens et qu'il est fondé sur des informations plus directes.

A parler strictement, sur la vie, la mort et la résurrection de Jésus nous ne possédons aucun texte réductible à un procès-verbal. C'est aussi vrai de Josèphe, né après la mort de Jésus, que des évangiles. Or Josèphe, historiographe officiel de l'Empire, ne s'est pas contenté de mentionner Jésus en passant, à propos de Jacques le Mineur. Il lui a consacré une notice historique aussi sereine, je crois, que celle qui concerne les Esséniens par exemple, et la teneur de cette notice, en fin de compte, lui valut l'estime d'Origène.

Bien sûr, il ne dit rien de la divinité de Jésus, ni de sa messianité. Même si, comme je le crois préférable, on lui laisse la phrase relative aux apparitions et aux prophéties, sous sa main cette phrase montre seulement qu'il avait pris la peine de consulter les écrits de la propagande chrétienne et d'en résumer l'argumentation, parce qu'elle lui semblait compléter son analyse psychologique de la fidélité des disciples. Mais à supposer même qu'on la lui retire, il témoigne de toute façon que la prédication de Jésus avait reçu bon accueil jusque parmi l'élément non juif de la population; que Jésus est mort crucifié; que la condamnation a été prononcée et mise à exécution par le gouverneur romain Pilate, à qui les notables de Jérusalem l'avaient dénoncé. Chacun de ces traits est de tout point conforme à la tradition des évangiles.

Ce qui est plus original, c'est la manière dont Josèphe s'explique le fait chrétien à la fin du premier siècle, et c'est là son témoignage propre et direct. Un peu plus tard, au début du second siècle, le sceptique Lucien de Samosate raillera les chrétiens de leur sujétion les uns aux autres⁶⁷. Plus généralement, l'opinion publique, Tertullien le constatera un jour⁶⁸, reconnaît alors les chrétiens à leur charité réciproque. Tous ces témoignages se placent sur le plan social,

66. Quoi qu'en ait pensé EISLER, *Basileus* I p. 17.

67. *Mort de Pérégrinus*, 11-13.

68. *Apologeticum* 39, 7.

et c'est ce qui en fait le prix. Josèphe, lui, définit les chrétiens par des aspects tout intérieurs : d'abord leur « réceptivité », puis l'attachement inconfusable et communicatif qu'ils ont conçu pour leur maître.

A la réflexion, son attitude paraît tout à fait naturelle. N'a-t-il pas fait jadis l'expérience du disciple qui cherche sa voie près d'un maître renommé? « Environ mes seize ans, assure-t-il; je voulus faire l'expérience de nos diverses sectes... Pharisiens, Sadducéens, Esséniens. Dans ma pensée, apprendre à les connaître toutes à fond me permettrait de choisir la meilleure. Au prix d'une austère application et d'un labeur considérable, je passai par toutes les trois. Je ne m'en tins même pas à cette expérience, mais ayant entendu parler d'un certain Bannus qui vivait au désert, se contentait pour vêtement de ce que lui fournissaient les arbres et pour nourriture de ce que la terre produit spontanément, et usait de fréquentes ablutions d'eau froide de jour et de nuit par souci de pureté, je me fis son disciple zélé (ζηλωτής ἐγενόμην αὐτοῦ) et passai trois ans près de lui »⁶⁹.

Même en faisant la part de la vantardise, cette confiance laisse entendre que ce n'est pas un hasard si nous lisons dans Josèphe une explication du fait chrétien par la réceptivité des disciples et leur attachement à leur maître : de longue date il était personnellement préparé à considérer leur situation sous cet aspect. C'est ce qui donne à sa notice sur Jésus et les chrétiens une résonance particulière d'authenticité.

S'il fallait matérialiser par la présentation typographique l'autorité que je propose de reconnaître à ce texte, je procédera ainsi :

Puisqu'on ne peut pas plus admettre un silence total de Josèphe sur Jésus à cet endroit que lui attribuer tel quel tout le morceau et que, d'autre part, il n'y a aucune obligation de conserver ὁ Χριστός à cause de τῶν Χριστιανῶν — bien au contraire — je mettrais entre crochets les deux incises εἶγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή et ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν, pour signaler que ce sont deux éléments d'une glose marginale.

69. *Vita*, 10, 12.

Dans le reste, je m'abstiendrais de tout découpage comme de tout supplément; mais afin d'attirer l'attention sur ce qui me paraît constituer l'élément le plus original du témoignage personnel de Josèphe, j'imprimerais en caractères gras les mots δεχομένων et ἀγαπήσαντες.

André PELLETIER S. J.

APPENDICE

Pour propager la foi de Pâques, la catéchèse chrétienne se devait d'insister sur l'objectivité des apparitions de Jésus. Elle emploie donc à cet effet tout un jeu de verbes « voir », avec l'intention manifeste d'exploiter un témoignage de *visu*. Lorsque l'Ange fait annoncer aux disciples que Jésus ressuscité les précèdera en Galilée, il ajoute : ἐκεῖ αὐτὸν ὄψεσθε (*Mt* 28,7-*Mc* 16,7). En *Lc* 24,34 : ἠγέρθη ὁ Κύριος καὶ ὤφθη Σίμωνι. Surtout, dans l'argumentation systématique où Paul s'engage dans *I Cor* 15,5-8 : ὤφθη, Κηφᾶ,... ὤφθη ἐπάνω πεντακοσίοις ἀδελφοῖς, ὤφθη Ἰακώβω, ὤφθη καὶ ἐγώ.

Encore plus réalistes, s'il est possible, les expressions employées dans l'introduction aux *Actes des Apôtres* 1,3 : οἱς (les apôtres) καὶ παρέστησεν ἑαυτὸν ζῶντα μετὰ τὸ παθεῖν αὐτὸν ἐν πολλοῖς τεκμηρίοις, δι' ἡμερῶν τεσσαράκοντα ὀπτανόμενος (remarquer, le suffixe fréquentatif) αὐτοῖς καὶ λέγων τὰ περὶ βασιλείας τοῦ θεοῦ.

La seule fois dans le N.T. où φαίνεσθαι soit employé à propos de Jésus ressuscité se trouve dans la « finale de Marc » 16,9 : ἐφάνη πρῶτον Μαρίᾳ τῇ Μαγδαληνῇ. Encore y est-il immédiatement relayé par ἐθεάθη et ἐφανερώθη, très réalistes ceux-là. En revanche φαίνεσθαι est le verbe des apparitions en songe chez *Mt* 1,20-2,13 et 19.

Cette préférence donnée à ὤφθη répond à l'usage du grec. Dans sa compilation historique, Zonaras nous a conservé un passage de Dion Cassius où sont énumérés divers présages annonciateurs de la Seconde Guerre Punique : A Rome, un bovin parla comme un homme, un autre sortit de son étable et alla se jeter dans le Tibre, la foudre tomba à plusieurs reprises, καὶ αἷμα τὸ μὲν ἐξ ἀγαλμάτων ὤφθη, τὸ δὲ ἐξ ἀσπίδος στρατιώτου ἐρρύη : du sang, on en vit sortir de statues divines, et il en coula du bouclier d'un soldat. Τῷ δ' Ἀννίβᾳ... καὶ ὄψις ὀνείρου ἐφάνη. Annibal eut la vision d'un songe. (Zonaras VIII, 22 *ca finem*; Dion Cassius XIII, 56, Boisse-

vain). On perçoit ici la différence entre le réalisme de ὡφθη, ἐρρύη et le caractère subjectif de ἐφάνη.

S'il est vrai, comme je l'admets après Thackeray, que Josèphe a eu entre les mains les recueils de *Testimonia* de la propagande chrétienne, il en aura démarqué les expressions réalistes ὡφθη ἀδελφοῖς, (αὐτοῖς) παρέστησεν ἑαυτὸν ζῶντα en ἐφάνη αὐτοῖς πάλιν ζῶν. Le résultat de ce démarquage, comme on le voit, est beaucoup moins compromettant que les affirmations de la source. Un interpolateur chrétien aurait écrit παρέστησεν ἑαυτὸν ζῶντα ou au moins ὡφθη δ'αὐτοῖς.